

Héliostalgia

Ça gronde encore au loin. Ça pulse. Ça fuse.

C'est vif et sourd, aveugle et lourd. Ça prend la chair et l'esprit à la fois, ça fige d'instinct pendant quelques instants.

C'est toujours la même chose avec les mises en orbite : même lointaines, le corps ne s'y habitue pas.

Le Message a changé le monde il y a plus de trente ans mais c'est toujours quelque chose d'étranger ; comme une écharde, comme un caillou dans la chaussure ou une poussière dans l'œil, ça fait tiquer, ça pause...ça dérange.

Aujourd'hui c'est quartidi, et déjà le troisième décollage de la décade. Les lancers s'intensifient depuis la fin de la canicule. Deux de la base située au Sud-est d'ici, hier et avant-hier, et celui-ci aujourd'hui depuis la côte.

Je ne compte plus le nombre de lancers depuis le début de l'année, ou même depuis de début de la saison.

Comme à chaque fois, ça vibre de derrière les montagnes. On a l'impression que la Terre entière tremble mais qu'on est l'épicentre de toute l'agitation, que rien n'est secoué plus fort que nous-mêmes.

Puis petit à petit ça se déplace des pieds à la mâchoire, des racines à la cime. Les lézards ne savent pas où se cacher puisque même le sol tremble, les oiseaux fourmillent autour des arbres dont les feuilles tombent en pluie, avortées par les secousses.

Et voilà que ça perce au travers de l'horizon, comme une grosse aiguille de fumée à la pointe incandescente, ça coud et arrache, ça percole les nuages, ça pénètre le ciel.

Chaque fois autant de milliers de citoyens qui décollent. Tout le monde a une place. Comme autrefois, tout le monde regarde vers le ciel, à peine plus littéralement qu'hier.

L'humanité se dérachine, elle se sème dans l'espace. C'est son destin étoilé, grandiose, le surhumain surpasse le divin.

Mais moi je ne vois que les villes qui se vident, et les campagnes qu'on déserte.

Bientôt il n'y aura plus personne ici-bas pour moissonner les blés, que des vieux et quelques curés priant encore que le ciel ne leur tombe pas dessus lorsque les vaisseaux

passeront au travers du plancher du bon dieu.

Je donne quelques coups de fourche dans le tas de foin en m'essuyant le front de ma casquette. Les vaches broutent paisiblement derrière la barrière, on entend au loin un coq.

La fusée passe comme une balle devant le soleil.

Le soleil bas, le soleil lourd... Le soleil qui se meurt.

C'est pour ça qu'ils partent tous : ce soleil qui s'effrite, qui se délite, qu'une force inconnue démantèle, annule, éteint. Ce soleil qui nous abandonne, et qu'on doit abandonner en retour pour se sauver.

Partir loin. Utiliser les technologies reçues avec le Message. Apprendre vite et bien. Digérer un coup de poing de plusieurs siècles dans le bide et avancer pour se jeter dans le vide !

Oubliez la nature, ses forces et ses saisons ! Oubliez le feu de bois et le charbon, la graine et le sillon, les chevaux et les bœufs. Machinez-vous, suivez, soyez révolutionnaires ! Oubliez Dieu et oubliez la Terre ! L'Univers n'est rien : le miracle est humain !

Partez !

Voilà ce que dit un message, LE Message, tombé d'on ne sait où. Un message auquel on croit car il est venu avec de quoi nous faire faire un bond de géant vers l'avenir.

Un message tombé au bon moment : la famine guettait, l'hiver s'annonçait froid. La démocratie n'aurait pas survécu, elle se serait fanée au profit d'un autre système ...et alors comment s'unir pour partir ? Comment repousser l'idée de liberté, la redéfinir dans une société où elle n'existe pas ?

L'alternative aurait été pire. C'est pour cela que le Message était arrivé en cet instant, en ce point précis du monde. Car c'était le moment idéal.

C'est là ce qu'ils disent, la vérité qu'on nous martèle, qu'on nous assène depuis l'an I , la réalité qu'on nous distille, qu'on nous infuse, de laquelle on nous fait gonfler de fierté jusqu'à prendre place dans ces projectiles qui partent pour les étoiles.

Si Dieu venait donner un grand coup de pied sur la Terre, on aurait du mal à ne pas l'écouter, n'est-ce pas ?

Là, il faut croire que c'est nous qui nous sommes donnés le coup de pied.

Il faut croire que c'est nous, oui, il faut croire que partir nous sauvera.

Pourtant, chaque fusée qui passe devant le soleil me donne l'impression d'être un morceau qu'on lui arrache.

Tout ça pour du possible...

J'ai grandi dans le monde du Message, nourri de ses ressources, de sa générosité, abreuvé de sa science et de son progrès.

Je suis un enfant de ce monde à peine plus vieux que moi, où les vaisseaux côtoient les herbes et les faux, où les satellites tournent mais où les insectes continuent pourtant de revenir chaque printemps, où les bourgeons croissent indifférents aux propulsions nucléaires qui tracent des horizons verticaux dans le ciel.

Je suis un enfant de ce monde. Des âmes y arrivent chaque jour, là-bas, aux limites du système solaire, tandis que d'autres partent dans la grange même où elles sont nées, sans être jamais allé plus loin que le bout de leurs terres.

Mes seules révolutions sont celles de la terre et du soleil et je crois qu'il n'existe que deux forces, le pouvoir et le temps, et que l'on ne peut échapper qu'à une d'elles.

Peut-être que le Message est faux. Peut-être est-ce un piège, une erreur, une manipulation ? Peut-être que l'on nous ment ou que l'on se trompe. Mais peut-être que le Message est vrai.

Pour moi, il n'est que possible.

Alors cela vaut-il le coup de tout abandonner comme des enfants qui s'enfuient en croyant avoir vu un fantôme, comme des créatures qui viennent de naître et qui, pensant comprendre, croient aveuglément en la première chose qu'elles ne peuvent expliquer elles-mêmes ?

Ou peut-être suis-je celui dans l'erreur, l'enfant qui fuit, le vieux qui meurt emporté avec sa maison qu'il croit indestructible ?

Peut-être que le soleil se meurt bel et bien, qu'il n'y aura plus d'été... mais peut-être aussi y en aura-t-il encore mille ou une infinité, et que nous renonçons, sans savoir où nous allons, au destin lumineux, étoilé au singulier, qui est celui de vivre sur cette terre et sous ce soleil.

Je crache entre mes paumes et reprends ma fourche, il me reste du travail.

Je regarde le soleil tomber derrière l'horizon. Le ciel bleuit alors que je rentre chez moi.

L'espace d'un instant, le voile de fumée des moteurs de la fusée me masque les premières étoiles.